

sont discutables, le jugement de M. Sainte-Beuve est en somme plus favorable qu'hostile à l'illustre écrivain. Cette partie purement littéraire du travail de M. Sainte-Beuve est de beaucoup la plus considérable et la plus remarquable. Quant aux appréciations qui portent sur le caractère *public* et sur le caractère *privé* de M. de Chateaubriand et dont les plus rigoureuses se rencontrent surtout dans des notes, dans des suppléments étrangers en quelque sorte au corps de l'ouvrage, il est certain qu'elles sont souvent empreintes d'un esprit de pessimisme chicanier et vétilleux, qui fait penser à la Rochefoucauld transformé en critique et appliquant sa théorie négative de toute vertu à tous les actes petits ou grands d'un homme considérable. C'est là que chacun de nous peut aller chercher un plaisir qui a son prix, surtout dans nos jours, le plaisir de nous convaincre qu'un homme de génie adulé par toute la France pendant cinquante ans avait en définitive autant de défauts que nous, qui n'avons jamais eu à nous défendre que de notre propre admiration; que M. de Chateaubriand n'était, après tout, ni plus modeste, ni plus capable d'une complète abnégation, ni plus inaccessible aux séductions féminines, ni plus invariable sur quelques points, ni plus oublieux des injures que le premier critique venu. Si nous voulions nous en tenir là, et je crois que la donnée de M. Sainte-Beuve n'en va pas beaucoup plus loin, cette donnée aurait son utilité morale, en nous apprenant à ne point envier des talents, des succès et des grandeurs qui ne nous rendent ni meilleurs ni plus heureux. Mais notre amour-propre exige davantage. M. Sainte-Beuve cherche à établir que M. de Chateaubriand avait beaucoup de défauts: nous nous empressons d'en conclure qu'il n'avait absolument que des défauts, et nous le traitons avec une rigueur pleine de complaisance pour nous-mêmes, car nous châtions en lui l'usurpateur de la gloire qui aurait dû nous appartenir, et notre sévérité nous fortifie dans la conviction où nous sommes que rien ne manque à nos propres mérites. Vainement M. Sainte-Beuve, averti lui-même par un mouvement intérieur se conscience, semble vouloir, de temps en temps, nous recommander de ne pas abuser des découvertes fâcheuses qu'il a pu ou qu'il a cru faire dans le caractère de Chateaubriand; vainement il nous dira en un de ces bons moments dans une note: "Chateaubriand a été inconséquent, il s'est beaucoup contredit, je le sais bien; qui de nous, en nos temps disparates, ne s'est contredit autant que lui, et comment voulez-vous que l'on écrive et que l'on imprime durant trente années sans ce contredire? L'unité de la vie ne se rencontre que dans la brièveté des jours." (T. II, p. 394). Vainement, dans une autre note, il nous fera remarquer que "ce que Chateaubriand a toujours eu, ce qu'il a su garder jusqu'à la fin, bien mieux que ses successeurs, même les plus illustres, c'est la dignité, cette haute estime de soi qui s'imposait aux autres." (T. II, p. 114.) Vainement encore, dans un autre passage, citant ces deux mots: *honneur et liberté* du fameux discours de réception à l'Académie qui ne put être prononcé sous le premier empire, il ira jusqu'à accorder que "*toute la vie publique* de M. de Chateaubriand (suffit les zigzags) fut le commentaire de ce texte." (T. II, p. 108.) Il suffira qu'il se livre ensuite avec trop d'abandon, dans d'autres passages que nous discuterons ailleurs, au penchant fureteur et malin qui le pousse à flairer partout

des zigzags, à les multiplier, à les exagérer plus ou moins, pour que ce qu'il nous présente une fois équitablement comme l'exception devienne, aux yeux des critiques de parti pris la règle générale. Vainement enfin l'éminent écrivain fera intervenir *un ami resté, dit-il, plus fidèle*, mais dont le style ressemble prodigieusement au sien, lequel dira: "Ce n'est jamais nous, ô René! qui parlerons de vous autrement que nous avons accoutumé... Nos inconstances ont été les vôtres, ne soyez jamais renié par votre race, ô René! soyez dans cette tombe tant souhaitée à jamais honoré par nous." On ne s'en obstinera pas moins à croire qu'on fait un grand plaisir à M. Sainte-Beuve en le louant de son courage à démasquer René.

Mais est-il donc bien vrai qu'il faut aujourd'hui du courage pour faire justice de ce Chateaubriand dont le charlatanisme *inouï* nous étonne et nous indigne? Il nous semble, sauf erreur, qu'on ne fait guère que cela depuis treize ans; que, par conséquent, ce genre d'intrepidité a perdu beaucoup de son mérite, et que le courage commence à désertir ce terrain pour se placer sur un autre.

Cette grande mémoire a déjà subi deux exécutions presque générales; l'une après la publication des *Mémoires d'outre-tombe*, l'autre après la publication des *Souvenirs tirés des papiers de madame Récamier*. Là, des lettres de Chateaubriand, trop multipliées sans doute, mais dont la dernière moitié nous aurait intéressés et touchés si nous les avions trouvées par hasard dans un portefeuille du dix-septième siècle, signées la Rochefoucauld et écrites à Madame de la Fayette, ne nous ont guère paru, venant de Chateaubriand, qu'une pièce de plus à l'appui du réquisitoire obligé contre son égoïsme, son scepticisme, son orgueil, sa vanité, son ingratitude, etc. Et enfin cette renommée est en train de subir une troisième exécution à l'occasion de l'ouvrage de M. Sainte-Beuve. Il y a certainement quelques exceptions à ce déchaînement, il y en a surtout une éclatante dont nous parlerons tout à l'heure; mais la défaveur est grande. Ces mêmes partis, qui autrefois ne voulaient voir dans les œuvres de M. de Chateaubriand que ce qui convenait à chacun d'eux, s'accordent précisément aujourd'hui à n'y chercher que ce qui leur déplaît. Le critique philosophe et démocrate que nous citions plus haut et qui paraît persuadé qu'il faut du courage pour démasquer ce grand charlatan, ne se doute peut-être pas que M. Louis Veuillot a le même courage que lui, et que, sauf des différences de forme, il professe à peu près les mêmes opinions que lui sur le *faux grand homme*.

Vient-on voir maintenant un protestant faire chorus contre M. de Chateaubriand avec un libre penseur et un catholique? Rien de plus facile. Nous ouvrons par hasard une brochure nouvelle intitulée modestement: *Ce qu'il faut à la France*. L'auteur n'est pas philosophe, car il malmène à outrance Voltaire et Rousseau. Il n'est pas non plus catholique, car il déclare que le catholicisme "est une religion *décépée* qui n'a jamais suffi à la France, et qui ne peut pas satisfaire ses besoins religieux." Nous le croyons protestant. Cependant il débute en disant que "son siècle l'écouterait, parce qu'à défaut d'autorité il a la foi, tandis que son siècle ne l'a pas, et qu'un seul homme qui croit est plus fort que des milliers qui ne croient point." Ceci nous porterait à penser que, s'il est protestant, il n'appartient